

Explication de la deuxième séquence : « L'homme qui ne veut pas appartenir à la masse n'a qu'à cesser d'être indulgent à son propre égard ; qu'il suive sa conscience qui lui crie : « Sois toi-même ! Tu n'es pas réellement ce que *maintenant* tu fais, penses et désires. »

[Reformulation] Pour mettre fin à la tentation conformiste, l'homme n'a qu'à écouter la voix de sa conscience. Ce que lui commande cette conscience, c'est d'être ce qu'il est, ou plutôt de le *devenir*.

[Justification 1] Si l'homme rejette les pressions exercées par son environnement extérieur, il doit revenir à ce qui résonne en lui de *l'intérieur*. Or quelle est la voix qui fait retentir son appel *au sein* de l'esprit de l'homme ? Cette voix, ce ne peut être que celle de la *conscience*. Mais attention : Nietzsche est ici très loin des philosophes des Lumières comme Rousseau, qui veulent faire de la conscience (morale) cette instance intérieure qui nous dicte les « règles morales » que nous devons suivre, les règles de la seule et unique morale, naturelle et universelle, valable pour tous les hommes. La voix de la conscience, chez Nietzsche, ne nous dit pas *du tout* de suivre les règles de la morale universelle : elle nous commande au contraire d'affirmer *nos* valeurs, *nos* désirs. Elle ne nous commande pas du tout de nous conformer à un modèle uniformément valable de sage, de vertueux, de saint ou autre « homme parfait » : elle ne nous donne aucun *modèle* à imiter ; elle nous commande au contraire d'affirmer *notre* personnalité, de réaliser *notre* identité.

[Illustration 1] On peut illustrer cette « voix de la conscience » par plusieurs personnages de l'écrivain français André Gide. Le personnage de *Ménalque*, notamment, dans les *Nourritures Terrestres*, affirme que la voix de la conscience est précisément celle qui nous commande de *rejeter* tous les commandements de « la morale » : elle nous commande de détruire tous les obstacles qui s'interposent entre nous et la quête de notre identité, la réalisation de nos désirs, l'affirmation de nos valeurs. Celui que je dois devenir, ce n'est ni le saint, ni le maître, ni le sage : c'est... moi-même.

[Justification 2] Mais comment pourrais-je « devenir moi-même » ? Quel sens donner à l'expression : « sois ce que tu es » ? Ce que je suis... ne le suis-je pas nécessairement ? Comment pourrais-je ne pas être *déjà* ce que je suis ? La réponse à cette question découle directement de ce que nous avons dit : ce que nous sommes *actuellement*, ce que nous *faisons*, *pensons*, *désirons* maintenant n'est pas (encore) l'expression de notre identité. Notre point de départ, c'est justement le conformisme : nous commençons par être celui que l'environnement nous pousse à être, par admettre les préjugés communs, les habitudes collectives, les valeurs du troupeau ; notre identité ne peut apparaître qu'*après* le rejet du modèle dominant. Notre vie ne pourra être l'expression et la réalisation de notre identité que *lorsque* nous aurons effectué le chemin (fait d'expériences et de réflexions) qui nous aura permis de *découvrir* notre identité, et de la *réaliser* dans nos actes. Nous ne sommes pas encore ce que nous sommes *véritablement* : nous devons *devenir* qui nous sommes. C'est le sens de l'impératif nietzschéen : « deviens qui tu es ».

[Illustration 2] Dans le film de Peter Weir, on voit comment les élèves qui vont prendre l'enseignant pour *éducateur* découvrent progressivement une identité qu'ils *ignoraient* au départ. « Être soi-même », c'est d'abord découvrir *qui* nous sommes. Et ce n'est pas parce que nous l'aurons découvert que nous le *serons* immédiatement. Neil *découvrira* qui il est : mais il ne pourra le *devenir*, vaincu par la répression exercée par son milieu social.

[Retour à la thèse] Pour rompre avec le conformisme, l'homme doit suivre l'appel de sa conscience, qui lui commande de découvrir et de réaliser sa propre identité. Mais dans quel but ? Pourquoi rejeter la tendance au conformisme ? Est-ce seulement pour éviter de se rendre « méprisable » aux yeux du grand penseur ?

Explication de la troisième séquence : « Toute âme jeune entend cet appel jour et nuit, et tressaille ; car elle pressent la mesure de bonheur qui lui est destinée de toute éternité quand elle pense à sa véritable émancipation : bonheur auquel d'aucune manière elle ne parviendra tant qu'elle restera dans les chaînes de l'opinion courante et de la peur. »

[Reformulation] : L'appel de la conscience résonne dans l'esprit de tous ceux dont l'âme ne s'est pas encore durcie, desséchée, cristallisée dans le modèle commun : répondre à cet appel, se libérer du conformisme, c'est atteindre le seul *bonheur* véritable, cet état d'épanouissement et d'accomplissement que la soumission craintive aux normes dominantes rend impossible.

[Justification] Pour Nietzsche comme pour Rousseau, la voix de la conscience se fait entendre en chaque homme ; mais alors que pour Rousseau cette voix ne pourra *jamais* être recouverte, détruite par les injonctions sociales, pour Nietzsche elle cesse de résonner dans l'âme de celui qui, par lâcheté (paresse et crainte) est définitivement *devenu...* celui qu'il n'était pas. La « jeunesse » de l'âme ne se mesure pas ici en années, mais en résignation. Mais pourquoi prêter l'oreille à cet appel ? Parce que « devenir soi » est la condition du bonheur. Le « bonheur » désigne bien un état dans « d'accord avec soi-même », conformément au modèle antique ; mais chez Nietzsche, il ne s'agit pas d'un état de calme et de sérénité dans lequel l'individu reviendrait à « la nature », c'est-à-dire à une « nature humaine » commune à tous les hommes. Chez Nietzsche, ce n'est pas une « nature humaine » universelle que nous devons réaliser, mais bien *notre* personnalité, *notre* identité. Et cette réalisation de notre identité est un état *d'existence maximale*, un état dans lequel nous sommes pleinement *vivants*, un état dans lequel toutes nos dispositions se trouvent pleinement actualisées. Le bonheur est donc un état dans lequel nous *sommes* pleinement, c'est donc un état dans lequel *nous* sommes pleinement. Est heureux celui dont les pensées sont véritablement *les siennes*, celui qui réalise des désirs qui sont *les siens*, celui qui vit conformément à *ses* valeurs : celui qui vit pleinement parce que sa vie est pleinement la sienne.

Voilà pourquoi le bonheur ne peut se trouver que dans *la liberté* ; et là encore, on retrouve le passage de la « nature humaine » à l'identité personnelle. Être libre, pour Nietzsche, ce n'est pas se soumettre à une raison et à une conscience universelles qui

dicteraient les mêmes règles (logiques, morales, etc.) à tous les hommes : c'est agir conformément à *notre* identité : c'est donc affirmer *nos* idées (contre la contrainte des opinions dominantes), c'est affirmer *nos* valeurs, en affrontant les risques et les dangers que fait encourir toute rupture avec le modèle dominant.

[Illustration] On peut ici proposer l'exemple de Rimbaud. Rimbaud incarne l'individu dont toute la vie a été une tentative pour déterminer sa véritable identité, et la réaliser. Rimbaud s'est d'abord reconnu *poète*, et – outre l'opposition que cette identité pouvait faire naître dans son milieu social et familial – il a accepté de transgresser toutes les normes morales et sociales qu'il lui *fallait* violer pour *réaliser* cette identité. Quand Rimbaud parle d'un long et douloureux travail de *dérèglement de tous les sens*, ce n'est pas seulement une formule : c'est une tentative consciente pour se confronter à la folie, pour faire tomber toutes les barrières conventionnelles qui s'interposent entre le poète et sa parole. Est-ce le « bonheur » que cherchait Rimbaud ? Si l'on pense le bonheur comme un état de tranquille sérénité, c'est absurde. Mais si l'on pense le bonheur comme un état d'accomplissement, d'existence maximale, de vitalité exaspérée, de *liberté* radicale – alors oui, c'est bien *cela* qui constituait le but.

[Retour à la thèse] S'il nous faut chercher à *devenir qui nous sommes*, c'est parce que cette voie est la seule qui permet d'atteindre le bonheur. C'est en se trouvant soi-même que l'on trouve le bonheur, même si cette quête de soi implique d'affronter les *risques* qui découlent d'une rupture avec le modèle dominant. C'est en ce sens que Nietzsche peut affirmer qu'« *il faut vivre dangereusement* ». Mais peut-on être assuré à l'avance de l'aboutissement de cette quête ? L'exemple de Rimbaud n'indique-t-il pas qu'il est toujours impossible de savoir et de prévoir *où* cette quête nous mènera... et si elle aboutira ?